

Jouer le jeu de la provocation

LA PRESSE JANV. 69

"DOUBLE JEU" de Françoise Loranger. Mise en scène d'André Brassard. Dispositif scénique de Germain. Costumes de Louise Jobin et François Laplante. Images filmées de Kasma. Eclairage d'Yves Gélinas. Musique originale des Alexandrins. Avec Louis Aubert, Dyne Mouso, Gérard Poirier, Lionel Villeneuve, Jacques Galipeau, Luc Cousineau, Lise Cousineau, Rita Lafontaine, Denyse Proulx, Jean Archambault, Madeleine Langlois, Caroline Carel, Jean Langlois et Jacques Desnoyers. Première, hier soir, à la Comédie-Canadienne.

par Martial Dassylva

Le propos ultime de Françoise Loranger dans "Double Jeu" est d'exalter l'amour de la vie. D'identifier les choses et surtout les êtres afin de les nommer, c'est-à-dire de les cerner, d'en prendre possession et de les maîtriser.

Et c'est à travers une affabulation plutôt faible, qui à certains égards rappelle les tentatives de Pirandello dans "Six personnages en quête d'auteur" et dans "Chacun sa vérité", que l'auteur de "Une maison, un jour" essaie d'y parvenir.

Sur le plan dramatique, malgré une construction somme toute assez rigoureuse, le test de comportement qui est à la base de "Double Jeu", n'est qu'un canevas sur lequel l'auteur a brodé sans trop de fermeté et de profondeur.

Professeur et élèves ont une identité, une occupation, un idéal. Mais lorsque le test prend fin, on soupçonne seulement qu'il s'est passé quelque chose en eux. Il est cependant impossible de dire quoi exactement.

lais dire "ce viol") brise les conventions établies et cherche à transformer les relations entre la scène et la salle, entre l'interprète et le spectateur, entre le message et celui qui le reçoit.

Tablant à tort ou à raison sur le fait que la participation habituelle du spectateur de théâtre est passive et sclérosante, on veut abolir toutes les barrières, ouvrir toutes grandes les écluses et forcer sa réaction. En d'autres mots, on voudrait d'un envoûtement qui amènerait le spectateur à collaborer non plus seulement mentalement mais physiquement avec le comédien.

A la limite, cette expérience (si elle pouvait être complètement réussie) devrait aboutir à une sorte de "happening" monstre où chacun pourrait faire ce qu'il veut, dire ce qu'il veut, et déboucher sur une séance de défoulement général ayant toutes les caractéristiques d'une séance de thérapie collective telle qu'on la pratique dans certaines institutions psychiatriques. Elle pourrait déboucher aussi sur une manifestation de type dionysiaque dont l'homme moderne a gardé la nostalgie au plus profond de son subconscient.

A ce niveau-là, et sans négliger certaines scènes "écrites" particulièrement bien imaginées (c'est le cas de l'épisode de la rencontre entre le passeur et la jeune fille joué à trois registres différents par trois couples différents) "Double Jeu" constitue un exercice de haute voltige, raboteux à certains endroits, agaçant à d'autres, terne par moments, par moments brillant, instructif sinon tout à fait original, ambitieux sinon

toujours réussi, forcément inégal mais nécessaire.

L'expérience valait la peine d'être tentée, même s'il eut été souhaitable qu'elle le soit dans une salle vraiment expérimentale et devant des auditoires beaucoup plus restreints que ceux de la Comédie-Canadienne.

Hier soir, après l'entracte, la séance d'improvisation des spectateurs a été diversement accueillie et j'ai cru un moment que le Québec aurait lui aussi, avec un siècle de retard, sa petite bataille d'"Hernani".

Ce qui, incidemment, eut été un petit peu embêtant pour la direction de la Comédie, mais assez excitant pour les habitués des premières.

Un fait demeure : c'est vraiment un spectacle que nous offre la Comédie-Canadienne, spectacle dont le principal mérite est d'être inhabituel et dont les qualités scéniques sont indéniables.

Le dispositif scénique de Germain est l'un des plus impressionnants qu'il m'ait été donné de voir depuis belle lurette; la musique des Alexandrins est belle et je souhaite qu'elle soit enregistrée sur disque afin qu'on puisse l'écouter et la savourer à loisir; quoiqu'un peu touffue et parfois brouillonne, la mise en scène d'André Brassard évite les poncifs et est souvent d'une somptueuse économie.

Enfin, la distribution est solide (les quelques tâtonnements ressentis s'expliquent aisément un soir de première) et quelques-uns des interprètes se montrent particulièrement brillants. C'est le cas de Jacques Galipeau et surtout de Denyse Proulx et de Madeleine Langlois.

L'expérience n'est vraiment profitable qu'à l'institutrice et l'instituteur : pour celle-là, le test est une révélation, un moyen de se trouver et de surmonter ses inhibitions; pour celui-ci, une occasion de se refermer un peu plus sur lui-même et de se fossiliser dans ses grands principes.

Au reste, en abordant de la sorte la nouvelle production de la Comédie-Canadienne — dans une optique cartésienne et volontairement traditionaliste — on ne peut rendre justice à des efforts dont l'objectif est différent de la pièce en trois ou en cinq actes et qui s'inspirent de théories très éloignées des esthétiques encore en usage.

Je pense que je ne blesserai pas Mme Loranger en disant que "Double Jeu" relègue l'auteur dramatique au second plan, au profit du spectacle, lequel veut assaillir les sens et provoquer chez le spectateur des réactions de caractère viscéral et émotif.

Les techniques employées par André Brassard, notamment dans sa direction des comédiens (appelés à improviser, à se nommer eux-mêmes et à aller converser avec les gens de la salle), et dans sa mise en scène (sans cesse projetée dans la salle) viennent en droite ligne du Living Theatre et risquent donc de déranger les idées reçues et les habitudes acquises.

Cette provocation presque constante du spectateur (j'al-